

## Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

— Oui, évidemment, il y a le clair-obscur de Rembrandt, mais il y a aussi le réalisme d'un Courbet, le naturalisme d'un Zola et, tout près de nous, les modernes pour lesquels l'idée de sujet ou de choix est tout à fait indifférente. Car, au fait, est-il bien nécessaire de « choisir » les thèmes et les idées quand la vie si quotidienne nous est imposée ?

Puisque la liberté est, d'autre part, à l'honneur, pourquoi ne laisserions-nous pas nos élèves nous dire tout ce qui leur passe par la tête, comme le font sans arrière-pensée nos actuels poètes et artistes ? Peut-être serait-il bon que l'enfant fût de son époque !

Nous ne sommes en principe, ni pour, ni contre le choix dans les sujets et dans les détails. Nous sommes surtout pour la sincérité de l'enfant et cette sincérité est si vaste et si diverse qu'elle nous dispense de poser ex-cathédra tous les problèmes littéraires qui, d'ordinaire, occupent les loisirs des adultes qui se sont mis en tête de devenir critiques. Nous avons à exploiter tant de richesses tombées de l'âme de l'enfant que, bon gré mal gré, il nous faut faire un choix, même si ce choix devait être en définitive, tiré loyalement à la « courte paille ». Comme par hasard, il se trouve que toujours les sujets qui nous retiennent ont la gravité et le bon sens, l'ironie ou la tristesse des grandes idées qui agitent le cœur populaire. Nos enfants sont issus d'une classe qui n'a pas à inventer l'insensé ou l'inutile pour occuper ses loisirs. Que viendraient faire chez nous la fantaisie, l'abracadabrante, le dada ? La réalité nous occupe tellement et quand chaque jour la découpe en petits morceaux d'arc-en-ciel ou de brume, nous n'avons alors qu'à cueillir.

Seulement, bien sûr, nos thèmes sont à l'image d'une classe, celle du travailleur. Là on travaille, là on mange, là on chante et, trop souvent, l'on souffre et l'on a faim... Cette vérité, nous n'avons pas à la voiler ou à la récuser. Elle est notre pain quotidien.

— Oui, dira-t-on, mais ne craignez-vous pas qu'à vous cantonner sur ces intérêts de classe dans le quotidien et trop souvent le banal, la grande poésie des choses échappe à l'enfant ?

— Le danger, répondrons-nous, n'est pas dans le sujet lui-même, mais bien dans la façon dont il est développé. En littérature comme en Art, le sujet en lui-même n'est rien ; c'est l'émotion qui l'accompagne qui lui confère noblesse et valeur. Un grand peintre peut faire un chef-d'œuvre avec les objets

les plus humbles et les plus familiers ; un grand poète peut tirer de l'événement le plus insignifiant la grandeur ou le charme. Tout dépend de la qualité des résonnances que la réalité suscite dans les âmes.

Prenons par exemple, un sujet qui a retenu et qui retiendra l'attention réelle de nos milliers de petits paysans, placés au cœur même de l'explosion des renouvellements : le printemps.

Voici comment trois enfants l'ont vu et senti :

*Les bourgeons ont fleuri,  
Le printemps est joli,  
Et le beau soleil d'or  
Eclaire les fleurs d'or  
Afin que toutes poussent  
Sur la jolie mousse.*

Voilà la vision banale, le cliché usé dont, des générations se sont lassées, la rengaine sans résonnance intime, le souci stupide de la rime à tout prix.

### II

*Sortez, sortez, Monsieur l'Hiver !  
Le Printemps veut votre place,  
Le soleil brille avec force,  
Ne boudez pas, Monsieur l'Hiver !*

\*  
\*\*

*Les bourgeons veulent lumière,  
Les oiseaux faire leur nid,  
Les enfants courent de compagnie  
Chercher les fleurs printanières.*

L'inspiration imagée sous un aspect vivant tente de transposer le sujet, mais ne réussit pas entièrement à prendre l'envolée. Il y a des chutes (le soleil brille avec force — les oiseaux faire leur nid), des banalités (fleurs printanières). Il aurait pourtant, semble-t-il, été facile de faire sentir à une fillette si bien douée, les faiblesses de notre improvisation et les lui faire corriger.

### III

*Printemps, Printemps,  
Tu arrives tout joyeux  
Comme une petite Bergeronnette  
Qui suit son troupeau.  
La forêt endormie  
Te reçoit les bras ouverts,  
La main tendue,  
Et la Nature ravie  
Parée de vert  
(Oh ! de quel vert !)  
Te salue aux quatre vents !*

Voici le jet poétique, monté tout naturellement de l'émotion vraie. Au-delà des for-

mes et des images, l'appel passionné du nouveau, émouvant comme le premier baiser du couple est présent par le cœur innocent et pur d'un paysan de 13 ans ! La versification ? la rime ? Notre jeune poète n'avait point à s'en soucier puisque tout naturellement les mots prenaient la forme même de son émoi.

— Le sujet ne fait pas la valeur d'un texte, bien entendu, mais cependant il est des thèmes qui nuisent parfois à l'expression enfantine et qu'on doit avoir le droit d'écartier résolument. A la campagne, nos petits paysans sont parfois les témoins de scènes de brutalité vis à vis des bêtes et des gens et, à la ville, le spectacle de la rue n'est pas toujours à décrire. Les ivrognes, les détraqués ont bien souvent la vedette dans certains quartiers et l'enfant s'amuse trop facilement à les voir évoluer. Dans nombre de familles, ça ne tourne pas toujours bien rond non plus et il est des incidents pénibles dont nous pouvons retrouver le récit dans nos textes enfantins. Que faut-il faire ?

Comme toujours, il faut suivre la ligne de l'intérêt général de la classe et affronter carrément la réalité, ce qui ne veut pas dire être esclave de cette réalité. De toute façon les textes qui mettent en cause la famille ou des personnalités en les présentant sous un jour peu favorable, doivent être tout de suite écartés. Restent les récits sur lesquels on peut tiquer sans les reconnaître franchement dangereux. S'ils ont l'oreille de la classe, le mieux est donc d'essayer de les humaniser en faisant apporter par le narrateur des détails nouveaux qui corrigent l'impression pénible et le ton de mauvais goût.

La sensibilité de l'enfant n'est pas forcément distinguée et éprise de poésie. Il est des gamins frustes et réalistes qui voient le détail cru, la chose exacte même laide à montrer. Il arrive que leurs textes enlèvent la majorité des suffrages... Bonne occasion alors pour civiliser un réalisme qui, dans un texte d'enfant, paraît une faute contre la bonne tenue, c'est-à-dire contre les exigences d'une sensibilité bien placée.

La majorité, pour ne pas dire la totalité des textes lus par les enfants, et réalisés par eux peut être regardée comme licite. Tous les sujets sont abordables, mais il faut évidemment savoir les aborder.

Voici une mauvaise façon de laisser à l'enfant la liberté d'expression sur un thème dangereux :

*« Léonie vit seule dans sa maison toute démolie. Le toit est tout percé. Il pleut dedans et dehors, c'est plein de balayures, d'épluchures, de saletés.*

*« Elle est encore plus sale que sa maison. Elle a un visage tout noir qu'elle ne lave pas. Ses cheveux sont dépeignés et pleins de poux... »*

Et tout est à l'avenant pendant une bonne douzaine de lignes...

Sur un autre thème, voici la bonne manière :

### LE PAUVRE AGNEAU

*Le pauvre agneau était à l'abattoir, effrayé et tout tremblant.*

*— On m'a fait venir ici pour mon malheur...*

*Et quand il a vu la grosse vache tomber sous les coups de la masse, il a dit :*

*— Je crois que mon tour est venu !...*

*Alors, pendant que personne ne le voyait, il a vite pris la fuite et il est allé manger de l'herbe fraîche dans le pré.*

Tout le monde sourit, soulagé, malgré le sort de la pauvre vache.

Ces quelques exemples nous font comprendre combien il est indispensable parfois que la part du maître corrige la part de l'enfant en :

— chassant les clichés, les banalités, le trop vu, le pompier et en suscitant la forme nouvelle qui rafraîchira le bouquet ;

— en remplaçant dans une note humaine et de bon goût le texte outrancier qui ne voit la réalité que sous l'angle de la vulgarité inutile ;

— en conservant toujours ces perspectives radieuses qui réhabilitent le réel le plus décevant et font partie intégrante du cœur humain.

Voici pour terminer, un texte assez curieux où le réalisme le dispute à l'humain :

*Tout à l'heure, nous avons entendu crier : c'était le pauvre cochon de Mme Courcier qu'on allait tuer.*

*Ah ! le voilà sur la planche, la tête en bas...*

*On le saigne !*

*Il crie, il remue, il veut partir...*

*Mais on le tient !*

*Alors, il ferme ses petits yeux.*

*Il soupire...*

*Et il meurt...*

*Ça y est ! il est mort...*

*Et nous voyons passer le grand chaudron plein de sang...*

Il y a là certains détails qui pourront donner des remords à des carnivores au cœur tendre... Mais après tout on élève le porc pour le tuer et puisque sa mort est l'occasion de joyeuses ripailles, l'événement, à tout prendre, n'est pas tellement triste ! Et c'est pourquoi, avec beaucoup d'habileté, la part du Maître a fait ici du texte réaliste, le récit mi-figue, mi-raisin, à mi-chemin de la pitié et de la réjouissance.

Il suffit parfois de bien peu pour saisir les impondérables qui sont liés à la pensée de l'enfant, il suffit de bien peu pour apporter de l'inédit là où quiconque ne verrait que du banal.

La part du Maître ?

Ouvrir sans cesse son âme à la compréhension intime de l'enfant.

(à suivre.)

E. FREINET.